

Les adieux du bailli de Morges

Autor(en): **Ozaire, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pierre Sarre, bourgeois d'Yverdon, nommé receveur et procureur du futur hôpital. Pour commémorer ce don généreux, la confrérie s'engageait à faire célébrer chaque semaine une messe dans la chapelle des pauvres d'Yverdon et ensuite dans celle de St-Roch, une fois qu'elle serait complètement achevée. Mais les difficultés ne tardèrent pas à s'accumuler et à retarder la fondation du nouvel hospice. La ville était tombée au pouvoir des Bernois et il fallut que la contagion survenue en 1546 et en 1582 fit un grand nombre de victimes, pour obliger les conseils à ériger un bâtiment dont il n'était plus possible de se passer. Il portait le nom de grand St-Roch et fut achevé en 1611, au moment où la peste exerçant de terribles ravages, surtout dans la rue du Pré, avait rempli d'effroi les habitants de la petite cité. A la date du 6 octobre, les registres annoncent, en effet, que la peste a éclaté dans la rue du Pré. Ceux qui l'habitent, est-il spécifié, doivent se garder de courir par la ville, autant que possible. On ne s'approchera pas des pestiférés et ceux-ci cesseront d'envoyer leurs enfants à l'école.

Revenant un peu en arrière, nous apprenons veley de faire sortir sa femme de la ville, de nettoyer sa maison et de s'y tenir enfermé avec sa famille, jusqu'au bon vouloir de Dieu.

En août 1582, on devait payer à Jean Cuvra, chirurgien de St-Maurice, pendant tout le temps qu'en mai 1546, on avait ordonné à Pierre Deque durerait la contagion, cent florins. Un logement pourvu d'un lit garni avait été préparé pour lui. Les pauvres comme les riches avaient à lui livrer 6 deniers pour chaque saignée, mais, ajoute le document que nous citons librement, il était permis de donner davantage, sans y être contraint. Quand aux emplâtres et aux médicaments, le chirurgien devait se montrer raisonnable et ne pas sortir de la ville sans autorisation, tant que la peste durerait. De plus, il était astreint « d'espinguer ceux qu'il soignerait ».

En 1628, la peste éclate de nouveau à Yverdon. Elle continuait à sévir au mois de septembre et l'on priaient les seigneurs pasteurs d'aider les affligés, de les visiter fidèlement, de les consoler et de les soutenir par leurs conseils, leurs prédications et leurs prières.

Les « marrons » et les « marronnes », c'est-à-dire les personnes spécialement chargées de soigner les malades, « juraient de ne rien détourner des effets de ceux qui succombaient à leurs maux ».

On les payait généreusement en considération du péril auquel ils étaient exposés. Ce fut, semble-t-il, la dernière attaque de la peste à Yverdon, et dès lors le grand St-Roch changea de destination. Il avait été vendu par la ville en 1860 à M. Billaud, tuilier, et fait encore partie des immeubles de la briqueterie, tandis que le petit St-Roch, qui était devenu la ferme de la ville, fut vendu par celle-ci en 1906.

(Journal d'Yverdon.)

LES ADIEUX DU BAILLI DE MORGES

*Atié, gondrée admirabel,
Atié, lac Léman choli;
Ma touleur il est féritabel,
Ché retourne à Bern auchourd'vi!
Atié, château pien gonfortabel,
Auchourd'vi, ché doit te quitter,
A cause les Fautois tétéstabel
Ont broglamé la liberté!
Atié pelle gawe tu time,
Atié ton pon fin chénéreux;
Gonter moi, ils font un grand grime,
Ceux qui me chassent te chez eux!
Atié, bedides Vaudoises,
Ché trouvais fos yeux si cholis;
Aujourd'vi, fous êtes nargoises,
Fous me tites: « Fa fers Grilli! »
Fous avez plis l'opéissance
Que fous ayez eue audrefois,
Bour moi et bour Leurs Excellences;
Fous foulez régretter, ché grois!
On a fait du zollicitute,
Bour tous les Fautois, nos suchets,
Qui sont tout pleins d'incrattitude,
Te ménaces, te noirs brochets!
Enfin, atié, tous les hommaches,*

*Atié la cloire et les honneurs;
Ché rentre à Berne, c'est tommache;
Il est pien fini, le ponheur!
Ché tois bartir tans le vature,
Le dambour il pat le rabbel;
Téhors, au milieu tu murmure,
Ch'éntendus grier: Fife Tafel!
La résolution gommence,
Il ne faut blus rien esbérer;
Que font tire Leurs Excellences?
Elles toifent s'exasbérer;
Atié, ponne fille te Morches,
Tu vas me récretter touchours!
L'émotion me serre la corche!
Atié pon fin! Atié amours!*

Pierre Ozaire.



LE FOND DE L'AME

— Tu sauras, Juliette, que si tu le prends, tu n'auras pas tout pleuré au berceau.

— Je voudrais bien savoir pourquoi tu dis toujours ça?... Quel mal a-t-il fait?

— Je sais ce que je dis, tu n'auras pas tout pleuré au berceau.

Légerement boudeuse, Juliette sortit de la chambre. Maman l'énervait à la fin. Elle lui gâtait tout son bonheur. Naturellement, Edmond avait des défauts... Si maman réussissait à lui trouver un mari sans défauts, elle le prendrait, oui, elle lâcherait Edmond pour le prendre. Mais en attendant... Voyons, qu'est-ce qu'il y avait à lui reprocher, à Edmond?... Des fois, il se vantait un peu de ce qu'il faisait et de ce qu'il savait. Oui, ça c'était vrai, mais ce n'était pas bien terrible; il y en a assez d'autres qui se vantent... Ça, elle pouvait le lui pardonner. Il était aussi un petit peu vaniteux de ce qu'il était joli garçon. Mais c'était la moindre des choses. Elle lui ferait assez passer ça en se moquant un peu, gentiment, de lui... Ça, elle pouvait aussi le lui pardonner... Et quoi?... Ah oui, sa mère à lui se plaignait qu'il n'était pas très gentil pour elle. Mais sa mère était une vieille « piorne » qui avait toujours à se plaindre. Probablement qu'elle exagérait. Et ce n'était pas bien gentil à elle de dire du mal de son fils.

Et puis quoi encore? Oh! elle n'était pas aveuglée par l'amour et voyait tout distinctement... Oui, avant de la connaître, il avait courtoisé celle-ci ou celle-là, mais ils font tous comme ça avant de trouver celle qui leur convient. Ça, elle pouvait aussi le lui pardonner. D'ailleurs, de toutes ces filles qu'il avait un petit peu fréquentées, de laquelle pouvait-on dire que c'était mal fait de la laisser? Amélie, peut-être, mais c'était la seule, et puis, elle n'était pas jolie, et si drôlement habillée, avec des vieilles robes de sa maman, des robes trop longues, et jamais elle n'avait mis de jolis bas. Naturellement, ce n'était pas sa faute, elle soignait sa mère, elle n'avait pas le temps de penser beaucoup à sa toilette; mais pour Edmond, ce n'était pas la femme qu'il fallait, ça non... Tout ça n'était que des peccadilles, et elle aimait quand même mieux Edmond, avec tous ses petits défauts, mais qui était si aimable, qui se précipitait pour vous aider à mettre votre jaquette, qui savait faire des compliments et qui parlait avec un si joli accent, que Marcel, par exemple, qui tournait sept fois sa langue avant de laisser tomber un mot, et qui ne parlait que de pommes de terre et de bétail... Oui, c'était jugé, elle aimait Edmond et serait sa femme. Maman finirait bien par en prendre son parti et par reconnaître qu'elle avait tort.

Juliette se rassurait ainsi, mais les paroles de sa mère lui bourdonnaient aux oreilles et la pensée qu'Amélie, avec ses robes trop longues et ses yeux tristes, lui piquait le cœur de temps en temps. C'est pour cela que, le soir même, elle en

parla à Edmond, timidement, précautionneusement.

— ...Au fond, Amélie, c'est une bonne fille, qui a bien des qualités. Pourquoi?...

Il éclata de rire.

— Pourquoi? mais tu ne l'as jamais regardée, avec ses cheveux plats et ses yeux effarés, tu trouves que c'est une femme pour moi?

Juliette l'avait déjà pensé, mais de l'entendre affirmer ainsi la choqua.

— Alors, pourquoi lui as-tu fait la cour?

— Que veux-tu?... Je voulais lui faire un petit plaisir, je voyais qu'elle en tenait pour moi.

— Tu crois, dit Juliette de nouveau choquée. — Je te crois... A l'heure qu'il est encore, je pourrais te faire voir... Oui, je veux te montrer quelque chose, viens, il y aura à rire.

— Quoi, que veux-tu me montrer? Où me mènes-tu? J'aimerais mieux qu'on aille s'asseoir sur le banc...

— Viens toujours.

Juliette se méfiait et n'avait aucune envie d'aller. Mais que faire? Refuse-t-on quelque chose à un garçon dont on est si fort amoureuse, qu'on l'approuve à tout coup et qu'on ne veut pas mécontenter? Elle le suivit jusque près du jardinier où Amélie cultivait quelques choux, un carreau d'oïlletons blancs et un magnifique rosier grimpaient qui protégeait la façade de la petite maison contre la pitié que, sans doute, elle eût inspirée. Une haie tournait autour de ce jardinier, une haie de groseilliers dans laquelle il y avait des nids. La maisonnette en arrière était toute petite et pauvre, avec un toit par place verdi de mousse. Et c'était facile de voir que ce toit avait ici et là des gouttières. Sur les trois fenêtres de la façade, une seule brillait près de la porte d'entrée qui devait être aussi celle de la cuisine.

— Que veux-tu faire, Edmond?

Sans savoir ce qui allait se passer, Juliette était inquiète et mal à l'aise.

— Veille-toi, dit Edmond, je vais frapper comme je faisais quand j'allais vers elle. Tu vas la voir gicler dehors.

Juliette n'eut pas le temps de s'interposer. Edmond était vers la porte qu'il frappa de deux coups retentissants, puis d'un troisième après un petit intervalle. Puis, en deux sauts, il fut près de Juliette cachée par la haie d'où il se tint penché et la tête en avant pour voir la porte.

— Regarde!

Amélie était sur le seuil. Elle se tourna de tous côtés, entra dans le jardin, à mi-voix appela: « Edmond... C'est toi, Edmond? » Elle revint sur ses pas, en fit deux ou trois du côté de la haie et revint sur le seuil.

— Edmond! appela-t-elle encore.

Elle prêta l'oreille, puis elle mit son bras au travers de son visage, et, en même temps que le bruit de la porte refermée, Juliette entendit celui d'un sanglot.

— Tu as vu? dit Edmond, à présent tu sauras que je ne te dis pas des blagues quand je prétends qu'elle est folle de moi.

— Tais-toi... Tu n'as pas honte?... Laisse-moi à présent... Jamais...

Comme Amélie, elle s'enfuit le bras sur les yeux, et Edmond entendit un autre sanglot.

L. Musy.

MONOLOGUE DE LA PLUIE

E suis la pluie...
Ma fonction, ma raison d'être, que dis-je, ma condition d'existence: c'est de tomber...

Si je ne tombais pas, je serais nuage, nuée, vapeur, je ne serais pas pluie.

Je peux donc dire: je tombe, donc je suis. Et je puis dire encore: je tombe, donc tu t'essuies.

En général, les hommes ne m'aiment pas. Ils disent « ennuyeux comme la pluie ». Ce qui ne les empêche pas de dire aussi « une pluie bien-faisante. » Tous leurs jugements sont d'ailleurs pleins de ces contradictions. Quand ils ne m'ont pas vue depuis huit jours, ils m'appellent à grands cris. Dès que je suis là depuis trois quarts d'heure, ils ont assez de moi et me maudissent.

Ils voudraient que je tombe la nuit. Mais là